

SALVADOR DALI



L'IMAGINAIRE



GALLIMARD

Extrait de la publication











*Je dédie ce livre à MON GÉNIE*  
GALA GRADIVA, HÉLÈNE DE  
TROIE, SAINTE HÉLÈNE, GALA  
GALATEA PLACIDA.





## INTRODUCTION

*Depuis de nombreuses années, Salvador Dali nous entretenait du journal qu'il tient régulièrement. Tenté d'abord de l'intituler Ma Vie re-secrète pour faire suite à La Vie secrète de Salvador Dali par Salvador Dali, il a préféré lui laisser le titre plus exact et plus proche de la réalité, Journal d'un génie, qui orne le premier des cahiers d'écolier sur lequel il a entrepris cette nouvelle œuvre. Le fait est qu'il s'agit bien d'un journal. Dali y a jeté en vrac ses pensées, ses tourments de peintre affamé de perfection, son amour pour sa femme, le récit de ses rencontres extraordinaires, ses idées esthétiques, morales, philosophiques, biologiques.*

*Son génie, Dali en a, jusqu'au vertige, la conscience. C'est, semble-t-il, un sentiment intime très réconfortant. Ses parents l'ont prénommé Salvador parce qu'il était destiné à être le sauveur de la peinture menacée de mort par l'art abstrait, le surréalisme académique, le dadaïsme et en général, tous les « ismes » anarchiques. Ce journal est donc un monument élevé par Salvador Dali à sa propre gloire. Si toute modestie en est absente, en revanche, sa sincérité brûle. L'auteur s'y dépouille de ses secrets avec une impudeur insolente, un humour débridé, une cocasserie étincelante. Comme La Vie secrète le Journal d'un génie est un hymne à la splendeur de la Tradition, de la Hiérarchie catholique et de la Monarchie. C'est dire combien, de nos jours, ces pages paraîtront subversives aux ignorants.*

*On ne saura pas non plus ce qu'il faut y priser le plus : la sincérité dans l'immodestie ou l'immodestie dans la sincérité. En racontant lui-même sa vie quotidienne, Dali prend de court ses biographes et fait pousser un peu d'herbe sous les pas de ses commentateurs. N'est-il pas l'homme le plus autorisé à parler de lui-même ? On ne lui contestera pas ce droit, d'autant qu'il en parle avec un luxe de détails, une intelligence et un lyrisme qui lui sont propres.*

*On croit connaître Dali parce qu'il a choisi, avec un courage extrême, d'être un homme public. Les journalistes avalent gloutonnement tout ce qu'il leur débite, et c'est finalement son bon sens paysan qui surprend le plus, comme dans la scène du jeune homme qui veut réussir et se voit conseiller de manger du caviar et de boire du champagne pour ne pas mourir de faim en peinant comme un tâcheron. Mais ce qui est le plus aimable en Dali ce sont ses racines et ses antennes. Racines plongées profondément sous terre où elles vont à la recherche de tout ce que l'homme a pu produire de « succulent » (selon un de ses mots favoris) en quarante siècles de peinture, d'architecture et de sculpture. Antennes dirigées vers l'avenir qu'elles hument, prévoient et comprennent avec une foudroyante rapidité. Il ne sera jamais assez dit que Dali est un esprit d'une curiosité scientifique insatiable. Toutes les découvertes, toutes les inventions retentissent dans son œuvre et y apparaissent sous une forme à peine transposée.*

*Bien mieux même, Dali est en avance sur la science dont il prévoit, par un étrange détour irrationnel, les progrès rationnels. Il lui est même souvent arrivé une aventure singulière pour un créateur : ses propres inventions le dépassent, vont plus vite que lui, s'organisent sans qu'il en prenne soin. Après avoir traversé à ses débuts une période d'incrédulité et de méconnaissance, son œuvre en est arrivée au point qu'on croit la retrouver partout. Mieux encore : ses idées lancées dans la nature avec un semblant de désordre n'ont plus besoin de lui pour prendre vie et forme. Il lui arrive de s'en*

*étonner. Le germe déposé en hâte a levé. Dali en contemple les fruits avec cette distraction qui lui est propre. Il ne croyait plus à l'irréalisable projet quand la volonté des uns, le hasard des autres le développe, le mûrit, le réussit.*

*Ajouterai-je encore que le Journal d'un génie est l'œuvre d'un authentique écrivain. Dali a le don de l'image, l'art de juger vite et fort. Son verbalisme a les chatoiements, le baroque et le caractère Renaissance retrouvée de sa peinture. On n'a touché à ces pages que pour l'orthographe qu'il a phonétique dans toutes les langues qu'il écrit, que ce soit le catalan, l'espagnol, le français ou l'anglais, sans rien retrancher de sa luxuriance, de son verbalisme et de ses obsessions. C'est là un document de premier ordre sur un peintre révolutionnaire dont l'importance est considérable, sur un esprit fertile en prodiges et en éclats. Les amateurs d'art et de sensations fortes, comme les psychiatres peuvent se pencher sur ces pages avec passion. Elles parlent d'un homme qui a dit : « L'unique différence entre un fou et moi, c'est que moi je ne suis pas fou. »*

Michel Déon.



## PROLOGUE

*Il y a plus de différence entre un homme  
et un autre homme qu'entre deux animaux  
d'espèce différente.*

Michel de Montaigne.

Depuis la Révolution française, se développe une vicieuse tendance crétinisatrice qui tend à faire considérer par tout un chacun, que les génies (mise à part leur œuvre) sont des êtres humains plus ou moins semblables en tout au restant du commun des mortels. Ceci est faux. Et si ceci est faux pour moi qui suis, à notre époque, le génie à la spiritualité la plus vaste, un véritable génie moderne, ceci est encore plus faux pour les génies qui incarnèrent le sommet de la Renaissance, tel Raphaël génie quasi divin.

Le livre que voici prouvera que la vie quotidienne d'un génie, son sommeil, sa digestion, ses extases, ses ongles, ses rhumes, son sang, sa vie et sa mort sont essentiellement différents de ceux du reste de l'humanité. Ce livre unique est donc le premier journal écrit par un génie. Bien plus, par l'unique génie qui ait eu la chance unique d'être marié avec le génie de Gala, celle qui est l'unique femme mythologique de notre temps.

Bien entendu, tout ne sera pas dit aujourd'hui. Il y aura des pages blanches dans ce journal qui couvre les années 52 à 63 de ma vie re-secrète. A ma prière et d'accord avec mon éditeur, certaines années et certaines

jours doivent rester inédites pour le moment. Les régimes démocratiques ne sont pas aptes à la publication des révélations foudroyantes dont je suis coutumier. Les inédits paraîtront plus tard dans les huit volumes suivants de la première série du *Journal d'un génie* si les circonstances le permettent et sinon dans la deuxième série quand l'Europe aura recouvré ses monarchies traditionnelles. En attendant ce moment, je veux que mon lecteur reste en haleine et connaisse sur l'atome de Dali tout ce qu'il peut déjà savoir.

Telles sont les raisons uniques et prodigieuses, mais strictement véridiques qui font que tout ce qui va suivre, du début à la fin (et sans que j'y sois pour rien) sera génial d'une façon ininterrompue et inéluctable, rien que par le seul fait qu'il s'agit du Journal fidèle de votre fidèle et humble serviteur



*1952*



## MAI

*Port Lligat, le 1<sup>er</sup>*

*« Est un héros celui qui se révolte contre  
l'autorité paternelle et la vainc. »*

Sigmund Freud.

Pour écrire ce qui va suivre, j'utilise pour la première fois des souliers vernis que je n'ai jamais pu porter longtemps parce qu'ils sont horriblement étroits. Je les chausse d'ordinaire juste avant de commencer une conférence. La contrainte douloureuse qu'ils exercent sur mes pieds accentue au maximum mes capacités oratoires. Cette douleur fine et écrasante me fait chanter comme un rossignol ou un des chanteurs napolitains qui portent, eux aussi, des souliers trop étroits. L'envie physique viscérale, la torture envahissante que provoquent mes souliers vernis m'obligent à faire jaillir des mots des vérités condensées, sublimes, généralisées par la suprême inquisition de la douleur subie par les pieds. Je chausse donc mes souliers et je commence à écrire masochiquement et sans précipitation toute la vérité sur mon exclusion du groupe surréaliste. Je me moque bien des calomnies que peut lancer contre moi André Breton qui ne me pardonne pas d'être le dernier et le seul surréaliste, mais il importe que tout le monde sache un jour, quand je publierai ces pages, com-

ment les choses se sont réellement passées. Pour cela, il faut que je remonte à mon enfance. Je n'ai jamais su être un élève moyen. Tantôt je paraissais fermé à tout enseignement, faisant montre de l'esprit le plus obtus de la terre, tantôt je me jetais dans l'étude avec une frénésie, une patience et une volonté d'apprendre qui déroutaient tout le monde. Mais pour que mon zèle fût stimulé, il fallait que l'on me présentât une chose qui me plût. Appâté par ce qui s'offrait, je montrais alors une faim dévorante.

Le premier de mes professeurs, Don Esteban Trayter<sup>1</sup>, me répéta pendant un an que Dieu n'existait pas. Péremptoire, il ajoutait que la religion était « affaire de femme ». Malgré mon jeune âge, cette idée m'enchantait. Elle me paraissait d'une vérité étincelante. Je pouvais la vérifier tous les jours dans ma propre famille où seules les femmes allaient à l'église, tandis que mon père s'y refusait en se déclarant libre-penseur. Pour mieux affirmer encore la liberté de sa pensée, il émaillait le moindre de ses discours de blasphèmes énormes et pittoresques. Si quelqu'un s'indignait, il se plaisait à répéter l'aphorisme de son ami Gabriel Alamar : « Le blasphème est le plus bel ornement de la langue catalane. »

J'ai entrepris par ailleurs de conter la vie tragique de mon père. Elle est digne de Sophocle. Mon père est, en effet, l'homme que j'ai non seulement le plus admiré, mais aussi le plus imité, tout en le faisant beaucoup souffrir. Je prie Dieu de le garder en Sa Sainte Gloire où je suis convaincu qu'il est déjà, car les trois ultimes années de sa vie furent marquées par une profonde crise religieuse qui lui valut la consolation et le pardon final des derniers sacrements.

Mais à cette époque de mon enfance où mon esprit s'efforçait d'atteindre à la connaissance, je ne trouvais

1. Dali a parlé dans sa *Vie secrète* (Éd. La Table Ronde) de cet étrange professeur qui, durant la première année de son école, lui désapprit le peu d'alphabet et de chiffres qu'il savait.

dans la bibliothèque de mon père que des livres athéistes. En les feuilletant j'appris avec soin, sans laisser aucune preuve au hasard, que Dieu n'existe pas. Je lus avec une patience incroyable les Encyclopédistes qui me paraissent, aujourd'hui, dégager un insupportable ennui. Le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire me fournit à chacune de ses pages, des arguments d'homme de loi (comme ceux de mon père qui était notaire), sur la non-existence de Dieu.

Lorsque j'ouvris Nietzsche pour la première fois, je fus profondément choqué. Noir sur blanc, il avait l'audace d'affirmer : « Dieu est mort ! » Comment ! Je venais d'apprendre que Dieu n'existait pas et maintenant quelqu'un me faisait part de son décès ! Mes premiers soupçons prirent naissance. Zarathoustra me parut un héros grandiose dont j'admirais la grandeur d'âme, mais en même temps il se trahissait par des puérités que, moi Dali, j'avais dépassées. Un jour je serai plus grand que lui ! Le lendemain de ma première lecture d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, j'avais déjà mon idée sur Nietzsche. C'était un faible qui avait eu la faiblesse de devenir fou, alors que dans ce domaine l'essentiel est de ne pas devenir fou ! Ces réflexions me fournirent les éléments de ma première devise, celle qui deviendrait le thème de ma vie : « L'unique différence entre un fou et moi, c'est que moi je ne suis pas un fou ! » En trois jours, j'achevai d'assimiler et de digérer Nietzsche. Ce repas de fauve terminé, il ne me resta qu'un seul détail de la personnalité du philosophe, un seul os à ronger : ses moustaches ! Plus tard, Federico Garcia Lorca fasciné par les moustaches d'Hitler devait proclamer que « les moustaches sont la constante tragique du visage de l'homme ». Même par les moustaches, j'allais surpasser Nietzsche ! Les miennes ne seraient pas déprimantes, catastrophiques, accablées de musique wagnérienne et de brumes. Non ! Elles seraient effilées, impérialistes, ultra-rationalistes et pointées vers le ciel, comme le mysticisme vertical, comme les syndicats verticaux espagnols.

Si Nietzsche au lieu de m'enfoncer dans mon athéisme, donna pour la première fois naissance dans mon esprit aux interrogations et aux doutes de l'inspiration prémystique qui devait trouver son couronnement le plus glorieux en 1951 lorsque je rédigeai mon *Manifeste*<sup>1</sup>, en revanche sa personnalité, son système pileux et son attitude intransigeante à l'égard des vertus larmoyantes et stérilisantes du Christianisme, contribuèrent intérieurement à développer mes instincts antisociaux et antifamiliaux, et extérieurement à dessiner ma silhouette. A dater de la lecture de *Zarathoustra*, je laissai pousser des favoris hirsutes qui couvrirent mes joues jusqu'à la commissure des lèvres, tandis que mes cheveux d'ébène s'allongèrent comme ceux d'une femme. Nietzsche réveilla en moi l'idée de Dieu. Mais aussi l'archétype qu'il proposa à mon admiration et à mon imitation, suffit à me faire expulser de ma famille. Je fus banni pour avoir étudié avec trop de soin et suivi au pied de la lettre l'enseignement athéiste et anarchisant des livres de mon père, qui ne pouvait tolérer non plus que je le surpasse en tout, et, en particulier, que mes blasphèmes fussent plus virulents encore que les siens.

Les quatre années qui précédèrent mon expulsion de ma famille, je les vécus dans un état de « subversion spirituelle » constant et extrême. Ce furent quatre années authentiquement nietzschéennes pour moi. Mon existence d'alors serait incompréhensible si on ne la replaçait pas dans cette atmosphère. Ce fut l'époque de mon emprisonnement à Gérône, du refus d'un de mes tableaux pour obscénité par le Salon d'automne à Barcelone, de mes lettres d'injures signées avec Buñuel aux médecins humanistes et à tous les personnages les plus prestigieux de l'Espagne y compris au prix Nobel, Juan Ramon Jimenez. La plupart du temps ces manifestations étaient parfaitement injustes, mais j'entendais affirmer là ma « volonté de

1. *Manifeste mystique*, par Salvador Dali (Paris, 1952).



# SALVADOR DALI



Introduction et notes de Michel Déon de l'Académie française

Ce livre nous dévoile un Dali quotidien. Pour Dali, son propre génie ne fait pas de doute. Il ne le répète pas pour s'en convaincre, mais pour convaincre ses contemporains.

Dans le *Journal d'un génie* Dali se contemple, mais va en même temps plus loin et, au-delà de son image, retrouve les ambitions métaphysiques de la peinture.

Au-delà de cette publicité dont il s'inonde, Dali nous révèle aussi son caractère : celui d'un peintre qui pousse la conscience de son art jusqu'à la minutie exaspérante qui le conduit au bord de la folie.



9 782070 738113



94-IV A 73811

ISBN 2-07-073811-6

Extrait de la publication